

déc. '09, vol. 7, n° spécial

BIG BROTHER

LEPIED

LE JOURNAL

DU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE



Chronique cinéma : Cet article n'est pas en novlangue Alice Michaud-Lapointe	p. 2
Den bryssomme mannen [The Bothersome man] The Handmaid's Tale	p. 5
J'attendrai le paradis Jessica Morissette	p. 4
Dieu et mon salon Esther N. Gabriel	p. 5
Les Réverbérations de Robin Daniel Renaud Urbain	p. 5
La Chaleur humaine Jean-Michel Philippon	p. 7



CET ARTICLE N'EST PAS EN NOVLANGUE

Big Brother est bel et bien parmi nous! Après avoir prêté son nom à une émission de télévision, à une association de parrainage ainsi qu'au premier groupe dont a fait partie Janis Joplin, il est évident que la figure de *Big Brother* n'est pas restée prisonnière des pages du populaire roman de Georges Orwell depuis la parution de ce dernier, en 1948. Bien au contraire, la représentation de *Big Brother* est toujours aussi vivante en 2009. Pour en être convaincu, il suffit de naviguer sur Internet pour comparer les nombreuses images modifiées du fameux « I want you » de l'Oncle Sam en « Uncle Sam is watching you », sans parler des illustrations où la tête de *Big Brother* est remplacée par celle d'Hitler ou de Staline. La figure de *Big Brother* a même fait son chemin jusqu'au Québec : *Loft Story* et son maître du *Loft*, ça vous rappelle quelque chose? Mis à part son recyclage dans des émissions de télé-réalité trafiquées en salle de montage, le symbole qu'est devenu *Big Brother* au cours des années a aussi servi d'inspiration à des chansons, dont *Karma Police* et *2+2=5* de Radiohead, ou encore *United States of Eurasia* de Muse, qui se retrouve sur leur tout dernier opus.

Mais l'influence qu'ont exercée la figure de *Big Brother* et le roman de Georges Orwell en musique n'est pas comparable à la portée qu'ils ont eue au cinéma. En effet, bon nombre de films de science-fiction se sont inspirés de ce fameux roman dystopique afin de créer des univers futuristes où l'avenir semble composé du pire. Michael Radford a d'ailleurs réalisé une adaptation cinématographique de *1984*, mettant en scène l'excellent John Hurt, et ce, en 1984, ce qui a évidemment contribué au succès du film (bien qu'il n'ait pas connu de grand succès international). Alors, si vous avez adoré *1984* ou si vous êtes sidérés devant l'ineptie de films d'anticipation réalisés grossièrement, tel le tout récent *2012* de Roland Emmerich, *The Handmaid's Tale* de Volker Schlöndorff et *The Bothersome Man* de Jens Lien ne feront certainement pas partie de votre liste de « déceptions ».

Den bryssomme mannen [The Bothersome man] (Norvège, Islande, 95 min.)

Réalisé par Jens Lien, 2007, comédie/drame/fantaisie/science-fiction.

The Bothersome Man, le récit d'une utopie? Bien au contraire. Andreas, quarante ans, arrive en bus en plein milieu d'un désert, sans en connaître la raison. Il est conduit dans une ville où on lui offre sur un plateau d'argent tout ce qu'il faut pour être heureux : un métier, un bel appartement et même une femme. Cependant, au fil du temps, Andreas se rend compte que les choses ne tournent pas rond dans cette ville et qu'il est impossible de s'en échapper. Grâce à son ami Hugo qui découvre une faille dans un mur, d'où s'échappe une musique envoûtante, Andreas tentera de se sauver afin d'atteindre « l'autre côté ».

Difficile de rester de marbre en regardant la première image du film de Jens Lien, qualifiée par l'auteur Kieron Corliess — à qui on ne peut que donner raison — de « baiser le plus affreux jamais montré au cinéma ». C'est par le plan d'un couple s'embrassant à pleine bouche, les yeux

C

I

N

É

M

A

grands ouverts comme ceux des poissons morts, que le spectateur est introduit à la société étrange de *The Bothersome Man*. Le personnage d'Andreas observe ce couple repoussant et décide alors de se jeter sous les rails d'un métro. Ainsi, dès les premières minutes du film, Lien dévoile son goût marqué pour la satire et l'humour noir. En effet, dans le plan suivant, Andreas réapparaît perdu en plein désert, dans un décor qui semble tout droit sorti du *Paris, Texas* de Wim Wenders (la direction photographique est tout aussi réussie). La référence à ce film est d'ailleurs très claire, puisqu'Andreas porte la barbe ainsi qu'une casquette, tout comme Harry Stanton dans l'œuvre de Wenders.

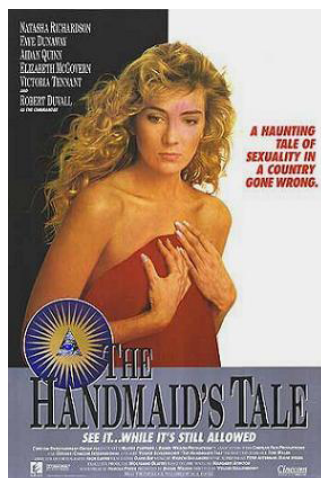
S'inspirant d'Orwell et de Bradbury (et peut-être aussi du *Truman Show*, réalisé en 1998 par Peter Weir), Lien crée pour le spectateur un monde complètement aseptisé, où les enfants n'existent pas, où chaque être est de peau blanche et où les relations doivent rester artificielles. L'important : les apparences, la consommation et le design intérieur ! Le film choque l'œil du spectateur à de nombreuses reprises, notamment par l'absence d'émotion chez les personnages. Par exemple, on éprouve un malaise lorsque des passants circulent en plein jour devant le cadavre d'un homme transpercé par les piquets acérés d'une clôture, sans y porter attention, ou encore quand Andreas annonce à sa femme qu'il va la quitter et que celle-ci lui demande simplement d'attendre jusqu'à samedi, car ils reçoivent des invités. Jens Lien insuffle une symbolique puissante à son film, ainsi qu'une réflexion intéressante sur la quête existentielle. En effet, le désir d'Andreas de s'évader de ce monde et de passer de « l'autre côté » ne peut se réaliser que s'il réussit à se frayer un passage dans un trou, dont la forme ressemble particulièrement au sexe féminin. Andreas souhaite-t-il cette libération afin d'accéder à une vie meilleure, ou plutôt pour atteindre enfin le néant, la mort ? Jens Lien ne donne pas de réponse à cette question, et c'est ce qui rend *The Bothersome Man* si énigmatique.

The Handmaid's Tale (États-Unis, Allemagne, 109 min.)

Réalisé par Volker Schlöndorff, 1990, drame/science-fiction.

Adapté du roman de Margaret Atwood et basé sur un scénario écrit par nul autre qu'Harold Pinter, *The Handmaid's Tale* raconte l'histoire d'une jeune

femme, Kate, (*Defred* dans le roman), vivant dans la République fictive de Gilead (une sorte d'Amérique totalitaire où les préceptes du *Nouveau Testament* sont suivis à la lettre). La guerre fait rage et la pol-



lution a rendu la quasi-totalité des femmes stériles. Alors que Kate et sa famille tentent de s'échapper de Gilead, l'héroïne voit son mari tué et sa fille kidnappée. Faisant partie des rares femmes encore fécondes, Kate se voit forcée de devenir une « procréatrice » afin de servir la société, et est assignée à un homme politique important appelé « Commandant » (son vrai nom étant Fred, d'où le nom Defred, indiquant l'appartenance de la servante à son maître). Malgré l'extrême

rigueur du système politique de Gilead, certaines règles seront transgressées, des secrets seront dévoilés et il ne faudra pas beaucoup de temps avant qu'un mouvement de résistance tente de faire tomber ce régime totalitaire.

Même si elle ne s'élève pas à la hauteur du *Tambour* (1979), *The Handmaid's Tale* de Volker Schlöndorff est une œuvre solide, incisive et fidèle au roman d'Atwood. Cependant, certains éléments déterminants de l'histoire sont modifiés dans le film, tels l'habillement des servantes, le personnage de Nick ou le nom du personnage principal. Ces choix du réalisateur semblent quelque peu malheureux, surtout lorsqu'on connaît leur importance dans le roman. Toutefois, ces réserves restent de l'ordre du détail. Les performances de Robert Duvall en Commandant tiraillé entre son devoir d'autorité et son désir, et de Faye Dunaway en épouse stérile, froide et manipulatrice sont impressionnantes. Dunaway vole d'ailleurs à maintes reprises la vedette à Natasha Richardson, qui n'apporte pas assez de couleur ni de force au personnage de Kate. D'autre part, certaines scènes sont réalisées de façon très soignée, telles celle dans le dortoir ou encore celle de la fête où Kate est couverte de plumes et danse sur des airs de Patsy Cline. Malheureusement, la réalisation souffre d'un manque flagrant de moyens, très visible à l'écran (des costumes achetés chez Sears, ça ne se pardonne pas...). Pourtant, il serait dommage de se laisser rebuter par l'esthétique de « série B » de *The Handmaid's Tale*, car le simple fait de voir transposé à l'écran l'imaginaire profondément féministe et amer de Margaret Atwood vaut nettement le détour.





J'ATTENDRAI LE PARADIS

Mon Père, pardonnez-moi, car j'ai péché. Certes, je résiste à la tentation mais l'en-

vie est si envahissante que j'ai peur de succomber d'un instant à l'autre. J'y rêve constamment. Source inépuisable de fantasmes. Nuits et jours je ne pense qu'à lui. À son corps de dieu grec. Grand et fort. Musclé et élégant. Son regard me fait fondre de désir et son sourire, ses délicieuses lèvres tendues, allume une flamme d'une passion si vive que je ne saurai me contrôler éternellement. Il y a tellement longtemps que je le contemple en me promettant de le serrer un jour entre mes jambes. Je le regarde depuis toujours, mais maman a continuellement dressé une infranchissable barrière entre lui et moi.

Entre moi et lui, il n'y a cependant plus que ma soif insatiable d'être à ses côtés. Je me suis débarrassée de maman, car elle me gênait trop. Lorsqu'elle apercevait mon regard convoitant, elle se hâtait de me punir et un jour, je lui arrachai les yeux à l'aide d'une cuillère. Elle ne pouvait ainsi plus me voir, mais lorsqu'elle sentait l'odeur de mon désir pour lui, elle se hâtait encore de me punir, jusqu'au jour où je lui brûlai le nez à grands jets d'azote liquide. Ne pouvant ni sentir ni voir, elle me punissait toujours lorsqu'elle entendait le doux chant de ma passion, alors un troisième jour, je lui limai les oreilles jusqu'à ce qu'elle n'en ait plus. Je m'en voulais terriblement de faire souffrir ma petite maman pour mes fantaisies, mais il le fallait.

C'est ainsi que, trop amoureuse, j'entrepris de tuer maman afin d'aimer librement sans avoir à me torturer l'esprit en la maltraitant constamment. Il ne devait jamais le savoir, sans quoi son amour m'aurait été à jamais interdit. Pour endormir maman, je songeai à mettre une bombe sous sa voiture, du cyanure dans sa tisane, un circuit électrique à haute tension dans son bain, mais je ne fis rien de tout cela. Je l'aidai banalement à descendre d'une fenêtre que j'avais soigneusement choisie afin que sa chute n'abîmât pas les fleurs qu'il allait bientôt cueillir pour moi. Je l'aimais.

Aux funérailles de maman, il était triste et moi aussi alors j'en profitai pour l'étreindre. Comme il me consolait et que nos corps étaient blottis l'un contre l'autre, je frémissais d'envie. Et encore plus lorsque sa main caressa mes cheveux. Son odeur éveillait tous mes sens et mon cœur palpitait. Il y avait longtemps qu'il se méfiait de moi, mais ce jour-là, je lui semblais vulnérable et inoffensive. Je préparais pourtant ma plus agressive attaque tout en versant de tendres larmes sur son épaule costarde. Je regardais sa misérable fiancée du coin de l'oeil et je me disais qu'avec l'héritage, je lui paierais un aller simple pour l'Australie. Et dirais qu'elle m'a volé l'argent.

Je continuai ainsi à pleurer dans ses bras que j'imaginai m'enlacer lors d'un doux réveil amoureux. J'avais envie de crier mon amour au monde entier, mais le voile du deuil m'en empêchait.

La nuit tombée, il me raccompagna gentiment chez moi. Je l'embrassai et il osa à peine me repousser tant on prend en pitié les gens affligés d'une si grande perte. Je l'invitai à rester un peu, barrai ma porte, jetai la clé dans la fontaine du voisin et mis sa main sur mes cuisses. Trop vertueux, il se jeta du haut de la fenêtre plutôt que de me faire l'amour. J'aurais tant voulu enfoncer mes ongles dans sa peau qui aurait déjà rougi sous mes élans violents de plaisir. Dommage qu'il ait écrasé mes fleurs au passage, plutôt que sa fiancée. Double deuil pour moi.

Pardonnez-moi mon Père, j'ai atrocement péché : j'ai tué ma mère et mon grand frère, mais j'aimerais tout de même accéder au paradis pour enfin goûter cet homme que je n'ai su conquérir avant qu'il ne devienne bleu, froid et dur.

J'en ai trop dit...

Amen.



DIEU ET MON SALON

Il y a dix ans — j'arrivais à peine au pays — je croyais naïvement la technologie à son apogée. Il y avait des ordinateurs dans les écoles! J'ai donc appris, en plus des mots typiquement québécois (pantoute, patente, poutine), à calculer des fractions sur ordinateur grâce à de fabuleux logiciels de mathématique (sur fond noir, de belles fractions fluorescentes), à jouer à Adibou (je crois que j'étais quand même un peu vieille pour ça), à faire des recherches sur Léonard de Vinci et à éviter les sites d'appellation « Madame X »... Cependant, la technologie étant ce qu'elle est, je me considère encore aujourd'hui au niveau de la maternelle de l'école informatique. Je maîtrisais à peine Windows XP que Vista s'incrute dans mon premier ordinateur portable... Enfin, tout ce préambule pour en venir à ceci : voilà que, cherchant une adresse sur Internet (Google Maps, ça vous dit quelque chose?), je clique une fois de trop sur le zoom et me voilà catapultée, tout d'un coup, dans la rue où habite tonton Jules! J'étais si surprise que j'ai voulu retenter l'expérience avec différentes adresses. Je me suis donc promenée de Montréal à San Francisco, de New York à Tokyo. Fascinée, j'ai raconté l'évènement, mais je n'ai récolté pour réactions que des « Ah ouais, j'savais... », « Ouin, pis? », « Ben c'est cool là... ».

J'ai évidemment profité de cette découverte pour faire un peu de voyeurisme dans ma propre rue, mais en m'apercevant que je pouvais observer l'intérieur de mon salon à partir d'Internet, je suis devenue inquiète quant à l'envergure de Google Street View. Quand j'étais enfant, on me parlait souvent de Dieu. Dieu était partout et Dieu était tout. Il était dans mon nez, dans mes yeux, dans ma tête, sous mes pieds, dans ma nourriture, dans les arbres. Il était là quand je me lavais, quand j'allais aux toilettes, quand je nourrissais mon chien, quand je dormais. Dieu était partout, Dieu était tout et il me terrifiait. Au fil des années, j'ai tenté de L'évincer de certaines activités de ma vie courante, estimant avoir droit à un minimum d'intimité; et voilà qu'en zoomant juste assez, je peux voir l'intérieur de mon salon à partir d'Internet. Je ne suis pas paranoïaque et je ne sais pas comment fonctionne la photo par satellite, mais voilà qu'à nouveau j'ai l'impression que Dieu peut me voir de partout. Et cette fois, Dieu, je ne sais pas qui c'est précisément, parce qu'Il est tout le monde et personne à la fois. C'est ridicule? Qui sait. Mais comment ne pas fermer compulsivement mes stores à présent?



LES RÉVERBÉRATIONS DE ROBIN

Mon premier soupçon relativement à l'affaire des réverbères s'illumina un 1er décembre, 16 heures 41, à l'angle des rues Saint-Inquisiteur et Robin, température entre 0 et -11 degrés Celsius – je ne sais pas, ne suis pas météorologue – accompagnée d'une neige fine, mais franche. Résignée. La première de l'année.

Je revenais du bureau plus tôt qu'à l'habitude. Le soleil était couché depuis exactement 28 minutes — je ne suis pas météorologue, mais j'ai mes sources —. Avant d'aller plus loin, je dois préciser que je ne suis pas de nature suspicieuse et que les théories du complot – je ne suis pas étatsunien – me laissent généralement en bouche un goût pâteux de ridicule. Si j'ose raconter l'affaire des réverbères, c'est que l'occasion m'est offerte gracieusement et sous la couverture d'une fausse identité – la folie, elle, ne se cache pas sous une fausse identité : elle est fière – de vous faire part d'une vérité dérangeante. En trois mots : nous sommes surveillés. Épiés, pour en rajouter un quatrième. Ce 1er décembre, à 16 heures 41, entre 0 et -11 degrés Celsius, je rentrais chez moi (je dois ajouter : à pied), émerveillé et irrité par l'arrivée de la première neige susmentionnée. Mon regard s'égarait de temps à autre, suivant la chute languissante des flocons. Les lampadaires – lampadaires,

réverbères, c'est du pareil au même – encore éteints ne permettaient pas de contempler à leur juste valeur la complexité des calligraphies qui commençaient à se former sur le sol.

Or, la surprise est là, tout est là : comme je m'approchais d'un réverbère, celui-ci s'illumina. L'incident me laissa d'abord perplexe. Naïf, je crus à une coïncidence. Naïf. Endoctriné à croire ce qu'on nous rapporte comme vrai, je ne voulus pas, d'entrée de jeu, imaginer que ce put être autre chose que le fruit du hasard. Il faisait noir. La lumière avait tardé à réagir à cette noirceur. Ma présence n'y était pour rien.

Au souper, je relatai à ma femme, de façon informelle et naïve, l'étrange coïncidence qui m'avait permis d'apprécier dans toute sa splendeur mon premier flocon. Son hypothèse : un détecteur de mouvements. L'idée me parût amusante et j'imaginai les lampadaires s'éclairer un à un au passage d'une voiture. Néanmoins, l'hypothèse, à laquelle j'attachai d'abord un intérêt curieux, naïf et « bon enfant », en vint rapidement à m'intriguer tant et si bien qu'il me fut impossible d'en rester là, de rester et d'écouter passivement le récit des épopées administratives de mon épouse qui ne se laissait pas décontenancer par mon évident désintéressement.

Je m'excusai. Peu après, je retrouvais l'emplacement mystérieux où l'incident s'était produit. La lumière, qui s'était éteinte, venait de se rallumer à mon approche. Après une heure de mesures, sous le déferlement insidieux de neige qui m'assaillait, je dus me rendre à l'évidence. L'angle de mon premier passage près du réverbère, ainsi que les branches d'un arbre qui en obstruait la lumière, m'aurait laissé hors de portée d'un hypothétique détecteur de mouvement. Il fallait que ce soit autre chose. Quoi?

Après de nombreux calculs, j'en vins à déterminer que les réverbères étaient posés à égale distance les uns des autres. À vue d'œil, le même schéma semblait se reproduire sur les avenues perpendiculaires. – On ne soupçonne jamais assez les lampadaires. On les oublie. Comme on oublie l'existence des hippopotames. Ils se fondent dans la ville. Pas les hippopotames; les lampadaires. Insidieusement. C'est pour ça qu'il faut s'en méfier. – Mes mesures me permirent d'avancer que la présence, sur chaque lampadaire, de deux caméras cachées permettrait de dresser le panorama de tout le périmètre, de la rue et des terrains. Je rentrai chez moi paniqué et fis quelques recherches pour vérifier mes hypothèses :

- La loi municipale 242A réglementait précisément leur distance d'implantation.
- La loi 243 plaçait la réparation des lampadaires sous la responsabilité d'un organisme gouvernemental.
- L'annexe P, méconnue, de la loi 12 contre le flânage – qui connaît les lois municipales? – interdisait à quiconque de flâner près d'un lampadaire ou de toute source de lumière gouvernementale.

Je me précipitai dehors sans plus attendre. Il y avait bien des veilleurs. Pas des illuminateurs. Leur but n'était pas d'éclairer, c'était d'épier sournoisement vos mœurs, votre routine, vos allées et venues et de dresser, sur le coin des rues, des figures d'apparence négligeables et rassurantes, mais dont le regard sagace vous transperce jusque dans votre intimité. Vous n'en rougissez pas. Vous l'ignorez. Moi, je ne suis plus naïf. Je me fais voyant. Il ne me reste plus qu'à trouver l'emplacement des caméras avant que le soleil ne se lève et que les rayons ne m'empêchent de lever les yeux sur cette lumière qui ne me fait plus peur. Au risque de m'aveugler.

Toutes les lumières s'allument soudainement. À l'autre bout de la rue, un obèse en uniforme sort de chez lui, haletant, un téléphone à la main et, me désignant du doigt :

— 321 A! Rentrez chez vous immédiatement! me crie-t-il. Vous n'avez rien à faire ici. Vous ignorez donc la loi 12?

Aucun doute. C'en était un. Un veilleur. 321 : c'est mon adresse. A : ce doit être mon matricule. J'avais raison! Que puis-je y faire? Rentrons.



Un homme. Seul dans une cabine blanche. Écrans tactiles, autour ou dans sa tête. Une fenêtre toujours ouverte à gauche, pour la banque de données. Il consulte la liste des études concernant les calèches à Prague en 1809. Spectre des couleurs. Odeurs. Différentes perceptions de ces odeurs. Témoignages. Ancre économique : prix, achats, réparations, situation maritime des acheteurs. Chaque mot est un hyperlien qui mène à la galaxie du concept choisi temporairement comme catalyseur : de calèche vers cheval : chaque occurrence de cheval, la chose et le mot, par langue, par étymologie, par année, par ville, par auteur, par photographe, par peintre — entre autres, sous la rubrique représentation —, par possesseur, sous la rubrique historique. Il résiste à la tentation de l'immersion : le réseau ne le piégera pas si facilement. Il effleure un nom propre du doigt, se retrouve au centre d'un système privé : famille, passé, trajectoire psychanalytique, actions, pensées, liste des lectures, liste des rencontres, liste des films vus. Une seconde de plus et il n'aurait pas pu revenir en arrière. Il s'y connaît. Heureusement. Son mouvement est fonctionnel, le tendon près du coude se contracte. Retour à la liste des études. Calèches. Prague. Point de vue sociologique, point de vue esthétique, point de vue philosophique, champs des études possibles à réaliser... Trouver son assignation journalière. L'hyperlien qui lui est confié. Ça y est : étude des incidences de l'augmentation du nombre de calèches durant l'année 1809, avec potentiel d'éten due du modèle sur les années

LA CHALEUR HUMAINE

postérieures. Établir les liens vers les trajectoires de tous les individus impliqués. Établir des liens vers les études liées au même sujet. Activer les hyperliens dans le corps de l'étude. Commencer. S'y mettre. Il s'injecte une première dose de caféine. Dans la barre d'outils, appuyer sur le petit symbole. C'est parti.

Une femme. Seule dans une cabine blanche. Les mains en suspens au-dessus du clavier virtuel. Ou se l'imaginant. Elle parcourt des yeux l'ordre du jour. Standardisation de la langue dans les études médicales, sous-section des traitements musculaires. Nouvelle consigne. Atteindre un niveau supérieur d'efficacité. Le monde en morceaux toujours plus petits. Objectif : réduire la variété des formulations syntaxiques. Le projet date déjà de quelques mois. Certaines phrases posent problème, le logiciel d'adaptation laissait des coquilles dans les textes trop stylisés. Ou trop fautifs. Dix-neuf fois sur vingt. Elle s'en occupe. Elle égalise. Elle découpe. Voir la langue en atomes. La plus petite unité divisible. Voir le monde en atomes. L'apogée communiste. Les phrases, les gens : pareils, construits. Elle atteint son rythme. Un texte, cinq minutes. Une unité de liaison passe derrière elle pour réactiver les hyperliens. Le texte corrigé, au haut de l'écran, s'illumine au fil de sa correction. Il retourne sur la toile. Elle le remet au monde. Le café la stimule, aux demi-heures. Programmé. Elle préfère ne pas s'arrêter de pianoter. Garder ses

jointures huilées. Les doses augmentent jusqu'à la mi-journée, puis déclinent. Sur le coup, elle a toujours un frisson. Surtout quand vient l'heure de la dose maximale. Aujourd'hui, elle n'y a pas pris garde et sursaute. Elle laisse une coquille. Coup d'œil à la progression serpentine de l'activation des hyperliens. Elle a le temps. Revient en arrière. C'est une manœuvre inhabituelle. Elle cafouille, active un hyperlien. Muscle. Veut revenir en arrière, s'accroche sur course. S'énerve, n'a pas l'habitude du réseau, s'enfoncé. Cheval. Déjà une couronne de sueur sur son crâne chauve. De cheval à transport hippique; penser au retard qui s'accumule. Les mots lancés sur la voie publique, qu'elle n'aura pas revus. Poussés dehors. Imparfais.

Un voyant lumineux scintille, discrètement. L'homme le remarque immédiatement. Poursuit sa tâche. Simple rencontre en ligne : un autre agent avec permission de modifier se trouve sur la même page. Simple, mais étrange. Coïncidence improbable. Très rare. Dire que le réseau est vaste serait insuffisant. Comme rencontrer un homme dans le désert. Plus précisément : comme y rencontrer son oncle. Il hausse les sourcils et reprend sa lecture. S'arrête. Et si. Il sillonne son texte des yeux, l'oublie aussitôt, reprend du début. Les mots se suivent sans avoir de sens. Il se masse les tempes. Pense à prendre du café. Ou à devancer l'heure de la gélule nutritive. Non. Pas assez de points en banque. Inutile de gaspiller. Le

voyant clignote toujours. L'agent s'est-il perdu? Est-ce quelqu'un qui n'a pas l'habitude du réseau? Ridicule. Un spécialiste qui consulte. Peut-être une étude comparative des essieux par groupement national. Ou l'établissement d'une trajectoire personnelle. Un spécialiste en mission, assurément. Ou peut-être une spécialiste. Une spécialiste femme. Dans une cabine. Il réprime un frisson. C'est trop long. Il tend le doigt; le voyant s'éteint. Peu importe. Prague, ca-lèches : le problème des péages aux ponts.

Remise à sa place. La police agit rapidement. Retrouvée, cernée, extirpée, repositionnée. Elle juge que le délai a été long, pourtant. Prévoit de s'en plaindre. Elle y emploiera sa soirée. Dès qu'elle bifurque, quelqu'un le sait. Il le faut. Pas de rêveries. Toutes les informations peuvent servir. Jamais divertir. Cette erreur a pourtant fait diversion. Elle pourra y penser, durant les prochains jours. Elle reprend la correction, sans toutefois retrouver son rythme. Les phrases se succèdent, les écarts de style ne lui apparaissent plus si clairement. Elle se surprend à en apprécier un. Bougonne. Se souvient vaguement. Au plus creux de son embourbement, une pulsion s'est imprimée dans sa rétine. Qui hachure encore sa concentration. De grandes stries de couleur. Comme une pièce illuminée par un fanal. Elle refuse de se laisser hanter, mais les phrases s'illuminent, s'éteignent. Comme un voyant lumineux.

Il pense que c'était très probablement une femme. Pourquoi pas. Perdue. Isolée. Qui s'est enfargée, s'est blessée, a couru jusqu'au cœur de la forêt, peut-être en criant. Elle devait être belle, les

vêtements en désordre, la coiffure emmêlée, toute collée des fils de la toile. Belle. Le roulement humide de cette syllabe contre le palais. Terrorisée par les sombres profondeurs du réseau, elle s'est égarée. Prisonnière entre le moyeu, le bois, les bottes de cocher et l'odeur de la sueur chevaline. Il ne pense plus qu'à ça. Évacue Prague, rencontre son propre corps comme on bute sur un étranger. Il regarde l'écran, dans l'espoir que. Une fenêtre s'ouvre. Voilà. Il exulte. Voit la demoiselle y apparaître. Le système approuve; mieux, il participe. Le film avance, plus vrai que nature. Elle est toute proche, a des yeux de jument affolée. Elle est exactement comme il la voudrait. Le siège de l'homme lui empoigne la taille, une vibration s'active. Les yeux dans le vague, il voit les images défiler, dans la précision de ses propres préférences fantasmagiques. Rapidement, il n'y a plus que des flashes. Liés par des sensations sourdes. L'odeur de sueur, l'humidité, les tétons gonflés comme un fruit mûr. Ses pectoraux se contractent. Une forte succion s'active sur son sexe érigé. Ses bras sont tendus vers les extrémités de la cabine, il se sent écartelé, adore ça, sent que le système le sait et tire davantage. Il fait le poing avec les orteils, lève les yeux, jouit dans le tube prévu à cet effet. Temps écoulé : 1 minute. Fenêtre disparue. Cheval, Prague. Une serviette mouillée se présente sur sa gauche, invitante et pressante. Le compteur tourne.

Elle pense que c'était peut-être un homme. Quelle coïncidence, tout de même. D'avoir croisé quelqu'un sur le réseau. Elle se souvient maintenant clairement du voyant lumineux. Elle prend une grande respiration. Se dit que. Peut-être. Si elle prenait le temps de. Un frisson

lui chatouille les cuisses. L'écran s'embrouille, une fenêtre apparaît. Une vidéo. Elle sourit. Une seconde seulement : sur l'écran, c'est elle. Allongée. Elle souffre. Elle accouche. Seule, assistée par les bras fermes d'une machine. L'air de la cabine se fait froid. Elle frissonne, sur place et sur l'écran, à fleur de peau et de pixel. Il lui est impossible de détourner les yeux, ni de regarder ailleurs. Elle s'entend crier, cherche du doigt une façon de fermer la fenêtre, y arrive aisément. La vision n'a duré que quelques secondes. Le silence n'est troublé que par l'arythmie de sa respiration. Elle prend une minute pour décompresser, pour arriver à oublier. C'est facile. Il n'y a qu'à reprendre la correction. Peut-être que ce n'est pas arrivé. Elle n'a jamais donné vie. C'était un montage vidéo. Rien de plus facile. Elle l'a déjà lu. Ce qu'elle met au monde : les mots, simples, bonhommes, muets. Il fait bon dans la cabine, elle sent qu'on lui masse les pieds. Elle se détend. S'étire les doigts, se remet à parcourir le texte des yeux. D'ici à la fin de l'après-midi, elle retrouvera sa vitesse de croisière.

Il a repris le travail. Au fond d'une éprouvette, quelque part, sa semence attend. Dans une banque de données figurent sa teneur en spermatozoïdes, la date et le profil du donneur. Un hyperlien permet d'avoir accès à sa trajectoire : études réalisées, dates importantes. Programmation fantasmagique.

L'équipe

PROCHAINE DATE DE TOMBÉE

LE LUNDI 11 JANVIER

(Les textes reçus durant la période des fêtes seront considérés au fur et à mesure.)

Thème suggéré :

[TABLE] TOURNANTE

Merci de signaler tout problème avec l'adresse de courriel lepied@littfra.com sur notre site web www.lepied.wordpress.com.

Marie-Hélène Constant

(Rédac' chef)

Mathieu Laflamme

(Bas droit et table à dessin électronique)

Jean-Michel Théroux

(Ministre du comité de lecture)

Émile Dupré

(Charmant bédéiste)

Comité de lecture

Anne-Marie Benoît

Marie-Eve Dionne

Maude Larente

Jessica Morissette

La guerre c'est la paix

La liberté c'est l'esclavage

L'ignorance c'est la force

Lire c'est sexy



lepied.wordpress.com

lepied@littfra.com